

COLLECTION
PoLaRs & GriMoïREs®

**Ankou,
lève-toi**

⌘

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Le Serpent à Plumes
L'idiot n°2

Aux éditions La Passe du Vent
La grande érosion
Angiomes (poésie)
Engeances (poésie)

Aux éditions Oniva
Engelures (poésie)

Aux éditions Vauvenargues
Je viendrai comme un voleur
Ils veillent

Aux éditions Adcan
Comme un lion en cage (préface de Paul Bocuse)

Sur l'Internet
houdaer.hautetfort.com

Frédéric Houdaer



Ankou,
lève-toi



2011

POLaRS & GRiMOiREs®

Une collection de Renaud Marhic
publiée par Terre de Brume.



En application de la loi du 11 mars 1957,
toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par
quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, est illicite et
constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L-335-2 et
suivants du Code de la propriété intellectuelle.



ILLUSTRATION DE COUVERTURE :
Les merveilles de la nuit de Noël [anonyme]
© Collection Musée de Bretagne



MAQUETTE :
Godo



MISE EN PAGE :
Renaud Marhic



ISBN : 978-2-84362-465-0
© Éditions Terre de Brume/Renaud Marhic, octobre 2011



www.polarsetgrimoires.fr
polarsetgrimoires@orange.fr

L'Ankou est l'ouvrier de la mort (*oberour ar maro*). Le dernier mort de l'année, dans chaque paroisse, devient l'Ankou de cette paroisse pour l'année suivante.

Anatole Le Braz, *La Légende de la Mort*

C'est en pays bretonnant que [...] la plus dramatique et la plus redoutée des hantises de la nuit a été surtout relevée. Le Char de la Mort y porte plusieurs noms, qui tous rattachent à son conducteur, l'Ankou, (la mort en personne), qui en breton est masculin.

Paul Sébillot, *Le Folk-lore de France*

Lorsque quelqu'un devait mourir, on entendait un bruit sourd et prolongé, celui du char de la mort [...], il s'arrêtait à la porte de la victime désignée, et l'on entendait frapper très fort.

Boucher de Perthes, *Chants Armoricaïns*

1
OÙ LA BRETAGNE
PEUT SE CACHER DANS UN BAR LYONNAIS

Il était des rencontres qui changeaient votre vie. Elles ne se présentaient pas forcément de la plus spectaculaire des façons, ne se produisaient pas en des lieux chargés d'histoire, susceptibles d'attirer de pleins cars de touristes.

Je rencontrai Maryvonne dans un « bouchon » lyonnais, au cœur du quartier de Vaise. Elle y avait ses habitudes parmi lesquelles le lever de coude tenait une place prépondérante. La seule fois où je l'entendis se justifier, elle dit :

« Acclimatée. J'me suis acclimatée. »

Il y avait des personnes qui ne faisaient pas leur âge. D'autres que l'on disait sans âge. Maryvonne appartenait à cette seconde catégorie. Elle portait très bien son absence d'âge. Et j'ignorais quels souvenirs féroces elle apprivoisait au bord du zinc, le pourquoi de ces manœuvres qu'elle réitérait chaque soir...

— Vous faites quoi dans la vie, à part fréquenter le même « canit » que moi ? me demanda-t-elle un jour.

Je lui montrai le journal que les habitués du Guignol Mal Luné se passaient de main en main comme un relais dérisoire.

— J'écris là-dedans.

— Ah... Ils sont en train de vous lire, alors...

— Je fais... On me demande beaucoup de portraits... Des portraits de gens que je rencontre, qui ont une profession originale, une passion insolite...

Le carillonneur de l'Hôtel de Ville par exemple, ou bien... Pas forcément des gens célèbres...

— Mais qui ont envie de le devenir !

— Aucun risque, souris-je. Le tirage du *Clairon* est bien moindre que celui de... *Ouest France*, par exemple.

Était-ce suite à cet échange que nous commençâmes à parler de la Bretagne ? Qui évoqua en premier cette région ? La télévision qui se tenait dans un angle du bar, en face de l'entrée ? Ce poste « noir et blanc » qui stupéfiait les jeunes consommateurs, sitôt qu'ils avaient poussé la porte de l'établissement ?

— Le reportage, là, ça se passe à quelle époque ? lâchaient-ils souvent devant les images du journal télévisé.

Ce à quoi Maryvonne avait répondu un soir :

— Qui a vu le documentaire sur la guerre 39-45 ? Celui qu'est passé hier ? C'était extraordinaire ! Je l'ai vu sur ma télé à moi. Elle, elle a la couleur... pas comme ici ! Et vous me croirez si vous voulez, les images, elles étaient colorées... On avait l'impression que le débarquement américain et tout ce qui s'ensuivait s'étaient passés hier !

À l'inverse, dans le poste du Guignol Mal Luné, PPDA présentait une tête de pionnier de l'ORTF. Les images, les époques s'entrecroisaient. Déjà les repères temporels se brouillaient. Je ne voyais rien venir. Je ne voyais pas la marée monter.

Un soir, nous parlâmes de la Bretagne. Était-ce le soir où la fameuse télé sans couleur nous gratifia d'un reportage sur l'« après-marée noire » – paroles de bénévoles malades d'avoir remis la plage « en état »...

Un soir, nous parlâmes de la Bretagne. La première fois d'une longue série. Je n'étais pas un spécialiste. Le sujet était venu sur le tapis et, vu

de Lyon, il m'avait paru exotique. De quoi me changer les idées après mon travail au *Clairon du Rhône*.

Un soir, nous parlâmes de la Bretagne. Peut-être aussi avais-je interrogé Maryvonne sur l'origine de son prénom ? Ou venais-je d'apprendre qu'elle avait tenu, des années durant, une crêperie dans ce quartier lyonnais qui se « boboisait » inexorablement, tournant le dos à son passé populaire...

Un soir, nous parlâmes de la Bretagne. Moi, un peu. Quelques mots. Deux, trois souvenirs d'enfance, de colonie. Les remontrances d'un moniteur après que j'eusse voulu dépiauter un crabe encore vivant... Souvenirs trop flous, trop lointains pour que je parvienne à les situer géographiquement. Tout juste me revenait-il m'être baigné dans une mer qui n'était pas la Méditerranée, qui n'était pas même « une mer » mais « un océan ». Du haut de mes 8 ans, j'avais conclu qu'une mer, c'était chaud, alors qu'un océan, c'était froid.

Je n'étais pas retourné en Bretagne depuis. J'avais continué de préférer le chaud au froid. J'allais sur mes 40 ans. Et je venais de rencontrer Maryvonne qui n'avait pas d'âge, qui avait tant de choses à me dire sur son pays.

Pour commencer, elle n'avait pas parlé. Elle avait dessiné du bout des doigts une carte de l'Armorique à même le zinc. Son index traça un cercle dans les miettes d'un sandwich à la rosette.

« Ça, c'est le Finistère. La pointe, tu vois ?... »

Je voyais. Le doigt de Maryvonne tapota le comptoir en un endroit précis.

— Et voici Brest ! Ça commence là...

— Qu'est-ce qui commence là ?

— Moi. Mes souffrances. J'y suis née, à Brest.

2

OÙ MARYVONNE RACONTE L'HISTOIRE AVEC UN GRAND ET AVEC UN PETIT H

— J'y suis née, et tout de suite ou presque, ça a été la guerre.

— Entre tes parents ?

— Entre tout le monde. La vraie guerre ! La mondiale...

Je calculai rapidement. Née à la fin des années trente, Maryvonne était septuagénaire. Aucune importance.

« ... je suis née à Brest... J'étais à Brest... »

Maryvonne se répétait. L'alcool ? L'importance du détail ? J'hésitai à trancher. Tant de choses à raconter sur une ville en guerre... Elle ne s'en priva pas. Dans ce scénario digne d'un Spielberg, j'attendais patiemment qu'elle fit son apparition.

En août 1940, un monstrueux cétacé pénétrait la rade de Brest. Le *Korvettenkapitän* Hans-Gerrit von Stockhausen tenait les rênes de la monture, première tête d'un long troupeau de *U-Boot*¹. Installée dans ses nouveaux quartiers, la *Kriegsmarine* ne chôma pas, remit l'arsenal en état.

Le ciel se remplissait déjà de bombardiers anglais. Et leur panse était lourde. S'ensuivit un bombardement de quatre ans.

— QUATRE ANS ! insista Maryvonne. Je lui montrai la Grande rue de Vaise, à l'extérieur du bar.

1. Sous-marin.

— Ici aussi, les Américains ont bombardé. Pas qu'un peu. En 44.

— Qui te parle de 44 ? Je ne suis qu'en 40 !

— OK, le méchant déluge a plu très tôt sur Brest...

— Oh Barbara / Il pleut sans cesse sur Brest / Comme il pleuvait avant / Mais ce n'est plus pareil et tout est abîmé / C'est une pluie de deuil terrible et désolée / Ce n'est même plus l'orage / De fer d'acier de sang...

Maryvonne avait le timbre juste. La découvrant chanteuse, je l'imaginai entonner du Brel ou du Piaf du fond de sa crêperie.

— Et toi, toute gamine, qu'est-ce que tu fais à Brest, sous les bombes ? Qui te protège ?

— Pas mon père ! Il est l'une des premières victimes des bombardements... Ma sœur, elle, est trop petite, c'est moi l'aînée.

Comment la Brestoise avait-elle pu devenir lyonnaise ? La question germait en moi quand Maryvonne m'interrogea :

— Connais-tu le lien à s'être tissé entre Brest et Lyon durant la guerre ?

— Les points communs ?

— Le lien !

Derrière la porte translucide du Guignol Mal Luné, les ombres des passants glissaient étrangement.

Maryvonne réattaqua :

— Pourquoi j'ai fait ma vie à Lyon, moi, la Brestoise ? Parce que Lyon nous a adoptés, nous, les Brestois ! Je veux dire... Lyon a adopté Brest quand j'étais enfant, en 41.

— Je ne comprends pas.

— En 41 et 42, des centaines de gamins brestois ont pu se réfugier à Lyon pour fuir les bombardements. Ma mère, elle, est restée là-bas. Le maire

de Lyon et le Cardinal Gerlier, le plus fameux que Fourvière ait connu, ont fait beaucoup d'allers-retours entre les deux villes...

À la télévision, l'actualité du monde défilait, toujours bicolore. Les bombardements d'aujourd'hui. Beyrouth sous les bombes. Blanches les explosions, noire la fumée...

Et les commentaires de Maryvonne :

« Ce qu'ils nous montrent au JT... "l'actualité" qu'ils appellent ça ! Mais ça n'a jamais changé : LA MORT À L'ŒUVRE ! Voilà tout. Rien d'autre que ça. L'ANKOU ! Pas sa faux, ni sa charrette, non, juste le résultat de son travail... »

J'entrevois vaguement le personnage mythique que venait d'évoquer Maryvonne. Mais il me tardait de prendre des nouvelles de la petite Bretonne réfugiée à Lyon en 1941. Elle ne se fit pas prier :

« ... ma sœur et moi, on s'est retrouvées dans une pension religieuse, à Fourvière, avec plein d'autres gosses. On a pu entendre le Cardinal Gerlier et son fameux discours : "Pétain, c'est la France !" Notre mère nous manquait atrocement. Elle nous écrivait autant que possible. Pour nous dire qu'elle tenait bon... Ses lettres disaient aussi : "Il ne faut pas rentrer ici, mes petites chéries... L'Ankou est partout, et ce n'est pas joli joli..." Je me souviens de cette phrase. Elle avait raison... l'Ankou est partout ! Son territoire déborde largement celui de la Bretagne... »

Dans le poste, PPDA était passé sans transition de Beyrouth à Bagdad. L'espace d'un instant, je crus voir une nouvelle couleur se glisser entre le noir et le blanc : le rouge – reflet d'une allumette craquée par mon voisin de gauche, au zinc. À ma droite, Maryvonne levait le verre de trop, celui qui allait interrompre son récit pour la soirée.

3

OÙ LA VUE D'UN VÉHICULE MAL GARÉ CHANGE LA DONNE

Le récit de Maryvonne m'avait ouvert l'appétit. S'il était une chose que mon travail au *Clairon* m'avait apprise, c'était à me documenter. Assis devant un flot de pixels, au bord de ma chaise ergonomique, je savais lancer l'hameçon numérique. J'avalai et digérai toute information disponible concernant Brest en 39-45. Maryvonne n'avait pas exagéré : le bombardement avait bien duré quatre années.

Je visitai les archives municipales : là encore, les dires de mon informatrice se trouvèrent validés. Lyon avait bien adopté Brest aux pires heures de son histoire. Très officiellement. Il s'était agi d'apporter « l'assurance de la sympathie des citoyens lyonnais à une population encore plus en souffrance », etc. Et au fil des dates, il est vrai, se constatait le travail de celui que Maryvonne avait appelé « Ankou »...

Le soir même, mes piges bouclées, celles des autres corrigées, je saluai mes collègues – le rédacteur en chef et deux localiers – d'un : « Je vous laisse, j'ai rendez-vous avec une Bretonne... »

Et les abandonnai à leurs spéculations. J'étais, sinon de bonne humeur, à tout le moins excité. La vue de la camionnette du SAMU, garée face au Guignol Mal Luné, calma net mon allant.



Je remontai les couloirs de l'hôpital Grange Blanche, revoyant ce que Maryvonne nommait son « *tai-chi* » : cet enchaînement de gestes lent qu'elle répétait au zinc, au quotidien... Bouteille... verre... coude... Toujours elle avait su trouver, respecter ce rythme qui lui était propre. Jusqu'à cet effondrement brutal sur le plancher, aux dires du cafetier.

Maryvonne n'était pas admissible au bénéfice d'une chambre seule. L'ironie du sort la fit voisine d'une Morbihannaise. Mon stupide bouquet, en comparaison de la nouvelle, lui semblait apparemment peu de chose. Je trouvai une carafe pour vase de fortune, la remplis au prix de nombreuses éclaboussures. Maryvonne sourit. C'était déjà ça.

— Tu vois, je suis devenu accro à tes histoires, à ton histoire. Je viens te harceler jusqu'ici, à l'hosto !

Maryvonne opina du chef. Elle semblait pressée de me raconter ce qui lui était arrivé.

— Je prenais... quoi ? mon deuxième ou troisième verre à tout casser, quand... j'ai plus senti mes jambes. Comme si on me les avait coupées d'un coup sec : *clac* ! Comme ça...

Et ses mains, ses bras, de mimer les mouvements d'un faucheur... Et moi de me dire que dans son état, jamais, plus jamais, elle ne s'accouderait à un comptoir pour raconter sa vie.

Elle en avait conscience, semblait-il. Plus de temps à perdre :

— Concernant Brest... la guerre... je ne t'ai pas raconté le pire !

— Ta mère t'avait écrit que « l'Ankou était partout »...

— Après ça a été la fin de la guerre. La fin d'une guerre, c'est toujours la guerre, mais en pire. Plus de quarante jours de siège pour Brest ! Beaucoup

avaient fui, mais ma mère avait refusé de quitter la ville. Moi et ma sœur, nous étions toujours à Lyon.

Maryvonne me raconta avec force gestes imprudents pour une malade de son acabit, l'intensité grandissante des bombardements américains. L'Oncle Sam s'était acharné sur l'arsenal. Il s'agissait de ne laisser au *Vizeadmiral* Hans Stobwasser que ses yeux pour pleurer. Oubliée, l'inauguration de l'*U-Bunker*. Pilonnées, les *U-flottilles*. L'USAAF à l'attaque. Une fois, cinq fois, dix fois, vingt fois... Ça tombait, explosait, perçait les oreilles... ça fendait le toit de l'*U-Bunker*, ça faisait des trous de 5 mètres de diamètre. Pourtant, les *U-Boote* s'en tiraient bien. Quand le VIII^e Corps américain libéra Brest, l'U-415 quittait son alvéole, bon dernier mais à temps. Les GI ne trouvèrent dans la base sous-marine que les cadeaux empoisonnés, explosifs, que les Allemands avaient bien voulu leur laisser.

— Tu parles comme un vétéran, Maryvonne. Tu n'étais pourtant qu'une enfant. Exilée loin de tout ça, qui plus est...

— Tout ça, comme tu dis, c'est ma mère qui me l'a raconté. Mille fois ! Et Jim aussi.

— Jim ?

— Quand nous avons enfin pu regagner Brest, après les bombes, j'ai fait la connaissance d'un nouveau... « papa » !

— Ta mère s'était liée avec un Américain ?

— Oui...

Maryvonne semblait très essoufflée à présent. Je pris mon tour de parole, évoquai mon travail au journal. Je ne la quittai pas sans lui promettre mon retour. Le lendemain.

Dans le couloir, j'accostai un médecin. Quand j'articulai le nom de Maryvonne, il me gratifia d'un regard effroyablement vide.

4

OÙ LA VÉRITÉ SURVIENT PAR ACCIDENT

Dans la chambre de Maryvonne, le même trio : ma vieille Bretonne, sa voisine de lit et la télévision. À l'écran de celle-là, des images d'opération chirurgicale. Écoeurantes. Déplacées, surtout, dans le cadre qui était nôtre. (Mais peut-être l'hôpital commercialisait-il désormais un canal médical à l'attention des malades...)

Maryvonne semblait hypnotisée. Je l'imitai, fixai l'étrange lucarne. Gros plan sur une main à six doigts, un pied à six orteils... Le corps allongé à l'écran n'était pas celui d'un humain. De fait, une voix *off* psalmodiait un refrain connu : Roswell, 1947... une soucoupe volante écrasée dans le désert du Nouveau-Mexique... des cadavres extraterrestres récupérés et disséqués sous l'objectif d'une caméra militaire...

— C'EST ÇA ! CONTINUEZ VOS BOBARDS ! CONTINUEZ !

Je n'avais jamais entendu Maryvonne hurler de la sorte. Même les soirs où elle devait faire taire une plus alcoolique qu'elle au Guignol Mal Luné. La pieuvre de tuyaux suspendue non loin de son oreiller avait été prise de frénésie.

Précautions... Diplomatie... Trop conscient de son état, je me refusai à céder à la curiosité. Quelles que puissent être les raisons d'une si soudaine, d'une si étrange colère.

— Allez, Maryvonne... On le sait tous qu'on ne doit pas croire à ces choses-là...

Elle me regarda. Sa langue, qu'elle avait gonflée, elle la tourna sept fois dans sa bouche avant de rétorquer :

— On le sait tous, oui ! N'empêche... y a pas de fumée sans feu...

Je ne pus, cette fois, réfréner ma surprise.

— Maryvonne, il y a un instant, tu semblais furieuse de ces histoires de Martiens...

Elle essaya de rire, toussa, renonça.

— C'est bien simple : les soucoupes volantes et compagnie... c'était pas encore inventé quand je suis née !...

Sa précision me laissait rassuré... et frustré. Elle reprit, se voulant didactique :

« ... ce qu'il faut se demander, c'est pourquoi ils les ont inventées, leurs soucoupes... »

Le regard de Maryvonne allait et venait du plafond à mes yeux. Sa voix faiblissait :

« ... essaye de comprendre, garçon... Les soucoupes, Roswell... tout ça, c'est une diversion des Américains... »

— Une diversion ?

— Pour cacher ce qu'ils ont découvert à Brest !...

Brest... toujours. Maryvonne avait encore à dire sur sa jeunesse. Où l'on voyait les Jeep des GI sillonner en tous sens le pays de Léon. Ils étaient en train de gagner la Seconde Guerre mondiale, ça ne les empêchait pas de s'enliser dans tout ce que les environs pouvaient compter de fondrières.

« ... ce que je vais te raconter... »

De nouveau, elle avait baissé d'un ton, surveillant du coin de l'œil sa voisine de chambrée. Ce n'était pas suffisant. Elle me demanda d'augmenter le volume de la télévision. Je pressai la télécommande comme Maryvonne pressait ma main.

— Ce que je vais te raconter, notre mère nous l'a raconté, à moi et à ma sœur... Et ce que notre mère nous a raconté, c'est ce que Jim lui a confié...

— Son amant ? Son beau militaire ?

— Ils ont trouvé quelque chose...

— Les Américains ?

— Oui, les soldats... Ils l'ont trouvé, mais par accident. Un accident de la route, comme on dit aujourd'hui... Il y en a eu des centaines dans les terres : Jeep contre vaches... poules contre motos... Imagine : tous ces véhicules fonçant soudain dans la région. Même la nuit. Partout, l'urgence, cette peur que l'on ressent alors que rien n'est joué : la crainte des derniers pièges, des ultimes mauvais coups... Le cours de la guerre pouvait encore s'inverser, tu sais... Maintenant, imagine une Jeep bien précise. Ses phares qui balayent la lande, qui balayent les arbres aux formes effrayantes... Qui fixent une charrette au milieu de la route, mais trop tard ! Le choc.

— Le pot de terre contre le pot de fer...

— Ne plaisante pas, garçon. On ne plaisante pas avec la mort...

— Quelqu'un la conduisait, cette charrette ?

— Les GI ont cru voir une silhouette haut perchée, avant la collision. Mais une fois la charrette en morceaux, plus aucune trace... Juste deux chevaux qui agonisent...

— Les Américains prennent la fuite, évidemment...

— Pas du tout ! Ils descendent de Jeep, torche en main. La violence du choc a été telle qu'ils cherchent dans les arbres. Pas de sang. Rien. Nulle part. À la lueur de leurs faisceaux, ils finissent par trouver quelqu'un un peu plus loin. Dans un nid de bruyères... C'est bien le conducteur de la charrette. Livide. Sans pouls. L'homme tient

un objet très long à la main, quelque chose qui n'en finit pas. Une faux ! Ils s'y mettent à plusieurs pour contraindre ses phalanges squelettiques à lâcher l'outil. Ils ne remarquent pas tout de suite que la faux est montée à l'envers...

— C'est-à-dire ?

— Son tranchant est tourné en dehors.

— Maryvonne, j'ai peur de ne pas comprendre...

— Attends ! Les Américains portent le cadavre jusqu'à la Jeep. Non sans mal. La victime pèse une tonne... Dans leur voiture, ils l'examinent un peu mieux, lui retirent son chapeau que l'accident n'a pas suffi à faire voler, et là... malaise parmi les soldats ! L'homme est d'une maigreur... Ils ont renversé une sorte de squelette monté sur une charrette sans même une lanterne... En pleine nuit !

Je m'en voulais d'avoir prolongé la conversation, maintenant qu'elle prenait cette tournure. Mais il était trop tard.

— Admettons... Qu'est-ce qu'ils en font, du cadavre ?

— D'abord, il y a les chevaux. Les Américains doivent s'en occuper. Abréger leurs souffrances. Ils ont ce qu'il faut pour cela...

— Et... le conducteur ?

— Ramené dans leurs lignes... C'est là que les gradés ont pris les choses en main. Ils ont exigé le secret, ordonné une autopsie. Et bien sûr, ils ont filmé ! Fallait qu'ils comprennent. Les gradés n'aiment pas ne pas comprendre...

La remarque de Maryvonne pouvait s'appliquer à toutes les hiérarchies du monde. Comprendre, ou faire mine : condition *sine qua non* pour garder le contrôle de la situation. J'hésitai pour ma part à adopter ce même précepte. Face à

mon scepticisme, Maryvonne martelait son message :

— Ils ont autopsié... Ils ont filmé...

Coup d'œil à la télévision : la mascarade Roswell battait son plein.

— Comme à...

— Non ! C'est l'Ankou qu'ils ont autopsié ! Le GI qui tenait la caméra s'appelait Steeve Brautigan. Il était l'ami de Jim Fante, le compagnon de ma mère.

— Et puis ? Ils l'ont enterré où ?

— On n'enterre pas l'Ankou, garçon ! Ils ont décidé de l'exfiltrer... Direction les États-Unis. Mais là-bas, les choses ne se sont pas passées comme ils s'y attendaient. Il y a eu des problèmes... Il a fallu faire diversion... Et la diversion, c'était Roswell et les soucoupes !

— Maryvonne, es-tu bien certaine de ce que tu racontes là ?

— Je te répète ce que Jim a raconté à Maman ! En compagnie de Steeve Brautigan, celui qui avait tenu la caméra...

— Deux GI qui voulaient impressionner une petite Française...

— Non, Jim et Maman s'aimaient. Et on ne se suicide pas parce qu'on a voulu impressionner quelqu'un. On se suicide après avoir vu quelque chose qui remet brutalement en question ce qu'on a toujours cru connaître de la vie, de la mort...

— Qui ? Jim ?

— Non, Brautigan ! Avec son arme de service, si c'est comme ça qu'on dit...

Elle ne tarda pas à interpréter le silence qui s'était abattu entre nous :

— Tu ne me crois pas, hein ?

— Pardon, Maryvonne ?

— Tu n'as pas cru un mot de ce que je t'ai raconté...

— Si. Enfin... non. Enfin, pas tout.

— Alors c'est que tu n'es pas prêt, garçon. J'ai dû me tromper...

À la demande de Maryvonne je fis taire cette satanée télévision par qui tout venait de commencer. Au bout de son long cou télescopique, émergeant du mur, elle semblait se pencher à dessein dans notre direction. Éteinte, elle paraissait encore plus inquiétante.